Document generated on 04/25/2024 2:07 a.m.

Liberté

Culture et littérature, lettre à François Ricard

François Hébert

Volume 19, Number 3 (111), May–June 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30814ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hébert, F. (1977). Culture et littérature, lettre à François Ricard. *Liberté*, *19*(3), 67–69.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

françois hébert

culture et littérature lettre à françois ricard

D'où vient, mon cher François, que tu sois de si maussade humeur, et de concert avec *quels* « artisans et promoteurs de la littérature québécoise » ? Que je sache, la littérature québécoise ne se porte pas si mal que tu voudrais nous le faire croire...

Je n'ai, quant à moi, aucune raison de déplorer qu'on publie *trop* de livres ; j'en voudrais certes à l'Etat machiavélique et aux institutions apparentées d'engraisser une pseudo-littérature et de vouloir par là faire croire aux gens à leur vitalité culturelle pour des raisons politiques, si je pouvais vérifier cette intention ; de toute façon, je crois qu'il y a trop de complices (les écrivains eux-mêmes, les critiques, les lecteurs) pour qu'on puisse, le cas échéant, considérer l'Etat comme le responsable de cette politique sournoise. Si de mauvais livres sont mal lus, mal commentés (disons de la manière suivante : « non, je ne les ai pas aimés, mais oui, ils sont bons parce qu'ils sont québécois ») pour des raisons politiques, il faut déplorer non seulement que l'Etat en profite, mais que les lecteurs et les critiques s'abusent. Car même si les livres sont bons, l'Etat voudra toujours en faire son capital, d'autant plus aujourd'hui que nous vivons en un siècle qui favorise les divers totalitarismes, qu'ils soient de droite ou de gauche : dans tous les cas, il incombe à chacun d'être politiquement vigilant. Mais il incombe avant tout aux lecteurs d'être littérairement vigilants : si les livres sont mauvais, ils n'en tomberont que plus rapidement, avec leurs promoteurs.

En outre, malgré les efforts en ce sens (qu'il me pardonne !) d'écrivants comme Claude Jasmin, je ne crois pas

que « notre » littérature *devienne* de plus en plus « anodine et futile » ; son passé regorge de *Loups de Brunswick City* — et je pense bien que les autres littératures ne sont pas exemptes de ces monstres. Du reste, ces monstres ont leur utilité : ils montrent ce qu'il ne faut pas faire et je pourrais, mon cher François, prétendre que plus il y en aura, plus l'écrivain aura de chances d'apprendre. S'il n'existe aucun rapport vérifiable entre la quantité et la qualité des oeuvres, c'est qu'il n'existe aucun rapport vérifiable entre la *production* et l'*écriture.*

Je pense que c'est la critique, par-delà ses orientations particulières, qui est dans une impasse. Comme l'enseignement, elle a certes toujours eu tendance à institutionnaliser la littérature, à la manipuler, à la figer, à la régir — à la situer dans une culture, en la *rationalisant* (en la socialisant, en la nationalisant, etc.) ; mais le phénomène semble avoir pris de l'ampleur, quantitativement et qualitativement. Comparons à titre d'exemple le nombre des revues québécoises consacrées à la littérature elle-même, comme celle-ci (sauf exceptions !), comme les *Herbes rouges,* avec le nombre des revues consacrées à la critique, comme *Voix et Images, Nord, Etudes françaises, le Québec littéraire,* etc. : je crois trop à la littérature elle-même plutôt qu'à ce qu'on en dit pour trouver cette situation normale. Il faudra s'interroger sérieusement là-dessus.

Les critiques s'en rendent-ils compte ? Peu, il me semble, malgré leurs querelles épistémologiques et quelle que soit leur idéologie, leur système de références. Les uns diront que *Trente arpents* doit son existence à la crise de 1929, *Bonheur d'occasion* la sienne à la guerre ; les autres clameront que la révolution tranquille est issue du *Refus global,* que le parti québécois est la créature des poètes du pays ; et je ne parle pas des pires, les propagandistes avoués. Mais n'est-ce pas oublier que les rapports entre l'histoire et la littérature ne sont pas simples ? J'en imagine qui croient que la littérature *ne sera plus la même* (c'est une évidence et c'est une erreur) après le 15 novembre, comme s'il y avait une relation directe de cause à effet, dans un sens ou dans l'autre, entre la croix que le peuple trace sur les bulletins de vote et les mots que

l'écrivain pose sur ses feuilles. Il y a certes un rapport entre les deux événements, mais ce rapport ne nous sera donné que par un calcul logarithmique : il se fonde sur *la culture*. Voilà, je pense, qui mérite réflexion.

Ne pas confondre la culture et la littérature. La production de livres peut témoigner de la vitalité d'une culture ; la seule qualité des oeuvres témoigne de la vitalité d'une littérature. La culture appartient au domaine de l'expérience ; la littérature, au domaine de la conscience. Nulle détermination extérieure n'explique *la création* d'une oeuvre, je veux dire le fait qu'une oeuvre sourde du chaos permanent qu'est le monde à mes yeux et m'en dévoile des pans.

Si la poésie de Miron se comprend mieux à la lumière de l'histoire récente du Québec, rien pourtant ne donne une idée plus juste de son origine, de sa nature et de sa nécessité que, par exemple et notamment, tel dialogue entre le jeune Gaston et son grand-père illettré de Saint-Agricole, tel qu'il le transfigure de manière exemplaire dans l'un de ses poèmes, ou tel qu'il le relata de vive voix devant les étudiants de l'Université de Montréal, le 12 janvier 1977 ; de ce dialogue naît l'énigme qui humilie et fascine Miron : comment se fait-il qu'un jeune homme qui n'a rien fait de ses propres mains sache lire, et que ce vieillard analphabète, qui a fondé un pays, vive « dans le noir » ? Il me plaît de penser que cette interrogation, c'est la culture, à laquelle la littérature va tenter de donner une réponse. (Il faudrait nuancer...)

J'irai plus loin : c'est notre culture qui est dans une impasse dès lors qu'elle ne sait plus reconnaître sa nature mythique, dès lors qu'elle place *la raison* au-dessus de tout. A cet égard, nous n'avons guère une culture ; nous avons plutôt une administrature... Qu'une « culture » de cette sorte prévale me rend maussade comme toi, mon cher François ; et que cet état de fait gêne les créateurs, je n'en doute guère ; mais qu'un seul livre, de cette boue, comme *la Manufacture de machines* de Louis-Philippe Hébert, surgisse, je m'en étonne et m'en ravis : cette oeuvre m'est toute une littérature.

Janvier 1977